

Le coup d'éventail – Tribus du sud

Si les indigènes n'écrivent pas l'histoire de leur pays, et pour cause, du moins la racontent-ils à leur façon – une façon qui ne manque pas de pittoresque.



Je n'oublierai jamais en quels, termes, que je francise légèrement pour les rendre plus compréhensibles, un cafetier maure me narrait les attaques successives dont Alger avait été l'objet, et la prise définitive d'El-Djezaïr, la bien gardée.

«D'abord vinrent les anglais. Les anglais firent : boum, boum, avec leurs canons. Et ils prirent rien du tout. Ensuite vinrent les espagnols avec leurs fusils. Les espagnols firent : Poum ! Patapan ! Pif ! Paf. Et ils prirent rien du tout. Enfin vinrent les français avec leurs trompettes et leurs tambours. Les français firent : Taratatata tata et ranpianplan et ils prirent la ville.»

C'est fort louangeux pour nos petits soldais,, mais peu flatteur pour les défenseurs du Dey-Hussein lesquels nous opposèrent, il faut le reconnaître, une plus courageuse résistance.

Mais dans la fantaisie du cafetier maure, toute admirative qu'elle parut en ce qui concerne les possesseurs actuels du sol, n'en perce pas moins le mépris du musulman pour l'européen. Caronades et mousquets avaient été impuissants à réduire les braves fidèles croyants : qui avaient fait de la côte barbaresque une grotte d'Ali Baba peuplée d'autant de voleurs qu'il y avait de corsaires.

Et les pirates de 1830 ne pensaient pas autrement. Ils avaient une confiance telle en leurs destinées et un tel mépris des colères chrétiennes aussi passagères que violentes, que jamais ils ne prirent au sérieux les menaces dont ils furent l'objet.

Ce n'est point pour d'autre raison que le Dey-Hussein, aux remontrances de notre consul Duval, répondit par le fameux coup d'éventail, dont l'histoire, pour si connue qu'elle soit, peut être à nouveau racontée :

« Les relations d'Alger avec la France avaient revêtu d'abord un caractère de froideur, puis d'amertume, à l'occasion d'une dette contractée de 1793 à 1798, pour le compte du gouvernement français, envers la maison de commerce algérienne Busnach et Bacri. Le paiement de cette dette, arrêtée en 1801 au chiffre de sept millions, avait été toujours différé et ce retard irritait d'autant plus le dernier dey Hussein Pacha, qu'il avait fourni, lui-même, par l'intermédiaire de Busnach et Bacri, une partie ; des approvisionnements qui avaient été l'origine de la créance de ces Algériens sur le Gouvernement français.

« En 1826 il écrivit aux Ministres de Charles X, et, suivant une version, au roi lui-même. Les choses en étaient là, lorsque M. Deval, notre consul général, se présenta au printemps de 1827, à la Casbah, pour saluer le Dey, comme c'était l'usage, la veille des fêtes musulmanes. Il voulût profiter de cette visite pour élever quelques réclamations au sujet d'un navire des États du Saint-Siège qui avait été capturé.

« Le Dey s'emporta : et dit au Consul, pour lequel il ressentait d'ailleurs une véritable antipathie qu'au lieu de lui adresser des observations sur une affaire qui ne le regardait pas, il ferait mieux de lui remettre la réponse à la lettre qu'il avait adressée au roi. Il lui demanda avec colère s'il recevrait enfin son argent, en menaçant le consul, dans le cas contraire, de l'envoyer en prison.

« M. Deval répliqua vivement et menaça à son tour le Dey, de l'indignation de son gouvernement. Alors Hussein-Pacha, transporté de colère, frappa le Consul français au visage avec le chasse-mouches formé de plumes de paon, qu'il portait à la main selon l'usage du pays.

« Le Consul s'écria, aussitôt : « Ce n'est pas à moi, c'est au roi de France que l'insulte est faite. » D'après les relations officielles, le Dey répondit qu'il ne craignait pas plus le roi de France que son représentant, et il ordonna à M. Deval de sortir à l'instant. »

Le pavillon dans lequel se passa cette scène historique existe encore. On peut le visiter dans l'ancien palais des Deys d'Alger, situé tout au sommet de la Casbah.

Mais, ô grandeur et décadence des choses humaines ! Le long de ces galeries qui entourent la cour mauresque et où paradèrent tant de guerriers aux atours éclatants, circulent les petits soldats en bourgeron, et sous les poutrelles de cèdre s'étendent de temps à autre des cordes où l'on fait prendre l'air aux vêtements entassés dans l'ancienne demeure princière, devenue magasin d'habillement !

Et ce sont des nuages de poudre de pyrèthre qui remplacent l'odorante fumée de l'encens de jadis.

Ah les Tournis se sont terriblement vengés du coup d'éventail dont fut frappé leur Consul, et leurs «taratata» et leur «ranpianplan» ont fait céder devant eux d'autres murailles que celles de la Blanche El-Djezaïr.

Clairons et tambours ont sonné et battu la victoire sur les pics réputés inaccessibles de la Kabylie, dans les montagnes ravinées de l'Aurès, dans les oasis lointaines que le sable environne et dans les douars où les mœurs patriarcales dont nous parle la Bible ont conservé, malgré que la religion ne soit plus la même, tout leur pittoresque et toute leur étrangeté.

Spectacle curieux et qui captive à juste titre le métropolitain. Vers la voûte, immuablement bleue du ciel les palmiers pointent leurs troncs fuselés. Aux pieds des arbres les tentes sont dressées. Tout autour les bêtes à l'entrave, paissent ; sur le seuil, tandis que les hommes se sont dispersés, les femmes vaquent aux soins du ménage. Le visage découvert et point farouches, elles ne se laissent guère distraire par la curiosité du visiteur. Celle-ci, d'une peau de bouc suspendue à deux piquets, tire sa provision d'eau ; celle-là dans le tamis prépare le couscous ; d'autres sont les gazettes vivantes du douar, comme il est chez nous des gazelles vivantes de ville ou de village ; et, celle-ci enfin, attentive à la conversation, fait rouler entre ses doigts l'agile fuseau de la quenouille.

Sainte simplicité que nous ayons peine à comprendre et qu'il nous faut aller fort loin pour connaître ! On vit de peu ; on vit de presque rien : une poignée de semoule, rarement de la viande, quelques gorgées d'eau. Et cependant la race est forte, et cependant les enfants grouillent, protestant contre notre dépopulation. Et cependant à côté des vieilles tassées dans leurs sordides haillons couleur de terre comme leur peau fanée, se dressent cambrées en une attitude conquérante les belles filles au sang riche et généreux. On ne dirait point à les voir dans la grâce un peu fruste de leur nature, qu'elles sont les sœurs des mauresques anémiées des villes, blanches comme les fleurs de jasmin, ou des Ouled Naïl qu'un long atavisme destine au culte tarifé de l'amour.

Pour ces habitants des tentes, nos clairons peuvent sonner, nos tambours battre. Que leur importe ? Que leur fait le bruit qui accompagne notre conquête ? Que leur fait la marche ininterrompue de la civilisation ? Si les sifflements de nos locomotives troublent leur repos, ils en seront quittes pour transporter plus loin le tissu en poil de chameau qui leur sert d'abri et les nattes qui leur servent de couche. Ils s'en iront à la recherche de nouvelles oasis, sans colère, sans regrets, en fatalistes pour qui l'exode fait partie de séculaires traditions.

PIERRE ANSELME.

Source :

Dimanche, 1^{er} mars 1896.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Accueil



Afrique du Nord Illustrée